

# SENTIR, PENSER, AIMER : ENJEUX ÉTHIQUES DES GESTES PROFESSIONNELS ?

Mireille Cifali Bega

## 1. Balises

C'est en travaillant avec des professionnels de l'enseignement, du soin et de l'éducation, que j'ai renoué avec des questions philosophiques que j'avais, en quelque sorte, laissées de côté après des études de Lettres étouffées de curiosité. Les expériences que ces professionnels racontaient, me poussèrent à comprendre ce qui vient souvent à manquer quand l'exercice d'un métier est abordé essentiellement sous l'angle de la science et de la rationalité. Peu à peu, je me suis engagée à rechercher auprès des philosophes et des éthiciens de quoi guider nos actions quotidiennes. Comme psychanalyste, la question éthique ne m'était pas non plus étrangère. Au fil des années, j'ai donc abordé des thématiques assez surprenantes pour une universitaire en sciences de l'éducation, comme celles du juste et de l'injuste, du bien et du mal, des sentiments, pour n'en citer que quelques-unes. Depuis lors, ces thématiques font partie intégrante de mes cours et séminaires, mais également de tout accompagnement de professionnels en supervision ou en écriture.

Travailler dans la singularité des gestes, dans l'ici et maintenant ; chercher ce qui est le moindre mal ; débusquer l'inhumain dans nos gestes ; renouer avec le dialogue ; se battre pour préserver une altérité en s'adressant à l'autre comme sujet et non comme objet ; dénoncer les mesures rationnelles qui n'interrogent pas les conséquences qu'elles provoquent : tel est devenu le quotidien de mes passions. Au moment où nous sommes pris par des dilemmes, des contradictions, des tensions, des exclusions, peuvent nous venir des gestes qui s'avèrent destructeurs. Le travail éthique a comme tâche de les comprendre et de les transformer. A lui seul, il n'est pas suffisant, il s'allie à l'efficacité d'autres références, par exemple psychanalytiques, cliniques, ou psychosociologiques.

Dans cet article, je restituerai quelques exemples de ce travail éthique au quotidien des pratiques professionnelles. Mais avant peut-être faut-il, à très grands traits, définir ce que je tiens pour morale, déontologie et éthique. Les débats sont vifs à ce propos, je n'y entre cependant ici que pour me situer.

### *Morale et de déontologie*

Dans l'enseignement, nous avons un lourd héritage en ce qui concerne la morale. Nous sommes habitués aux impératifs catégoriques kantien, aux « tu dois ». Morale du respect où nous conjugons les mots de : justice, égalité, tolérance. Autant de mots qui sont nos valeurs, que les finalités scolaires ne cessent de répéter dans leurs textes généraux. Ils nous font vivre, nous y croyons, nous nous battons pour eux, ils sont indispensables pour ne pas céder à la désillusion, au cynisme, à l'incroyance quant aux forces du bien. Ces mots nous soutiennent, nous aimons les prononcer. Nous les voyons ainsi revenir dans les discours des jeunes professionnels en formation : de génération en génération. Nous savons pourtant que ces mots ne nous préservent de rien, qu'en leur nom peuvent se profiler l'horreur et leur désaveu. Mais ils continuent à être prononcés comme si à eux seuls ils suffisaient pour tracer le juste d'une action future. La morale nous demande aussi un respect de la loi sans particularisme, elle exige obéissance. Certains diront qu'elle humilie le sujet, et qu'elle échoue dans la singularité de nos prises de décision.

Nous avons donc eu force discours idéalisants qui voulaient le bien, et nous savons qu'il y eut néanmoins plus d'une entreprise de destruction. Alors, pensons-nous peut-être, si nous ne pouvons même plus nous référer à ces valeurs positives, que nous reste-t-il, ne sommes-nous pas entraînés vers un nihilisme qui contribue à l'éclatement des liens sociaux ? Certes, l'humain ne peut se passer d'idéaux, il en a besoin. Il est défini par sa recherche du bien, ce

qui ne veut pas dire qu'il est le Bien mais que cette recherche du bien - comme le définit Badiou - fait son humanité<sup>1</sup>. Nos valeurs, nos idéaux, nos actes pour un futur et pas seulement pour un présent, n'ont cependant de valeur réelle que dans le quotidien de nos gestes. Je me méfie de tous ceux - et de moi en premier - qui ont des beaux mots à la bouche, qui savent discourir sur ce qu'il faut faire par formation et technique et qui, tout à coup, dans leur acte réalisent le contraire de ce qu'ils disent.

Certaines professions se sont également donné des codes de déontologie. Elles prennent l'initiative d'énoncer ce qu'il faut accomplir, sur quoi un professionnel rend des comptes et sur quoi porte sa responsabilité. Un tel code, dont on ne sait au nom de quelle justesse il a été fabriqué, est surtout le reflet actuel d'un métier. Parfois tautologique, il est influencé par l'idéologie présente, il est donc partiel et historiquement daté<sup>2</sup>. Il fournit souvent des assertions si générales que tout le monde ne peut qu'être d'accord : à nouveau respect, tolérance, altruisme, collaboration, amour, non-fanatisme... Simplement dans la pratique quotidienne, un code de déontologie ne permet pas de saisir là nous sommes et ce que nous avons à faire. Il échoue, comme la morale, sur la singularité de nos actes et peut également devenir un commode mode de défense autorisant à ne pas écouter l'autre, puisque pour nous « c'est ainsi et pas autrement ». Il peut se résumer parfois en un cahier de charge qui n'aura pas davantage d'effet, car il n'est pas associé à des espaces de discussion et de confrontation. D'autre part, si on met les déontologies de chaque métier les unes à côté des autres, laquelle va l'emporter ? Or le principal problème réside dans la confrontation entre deux déontologies, une déontologie à elle seule ne nous permettant pas forcément de prendre, par exemple, une décision en commun.

#### *Une visée éthique ?*

La visée éthique est-elle alors à prendre pour une panacée ? Certes pas. En quoi consiste-t-elle cependant pour que bien des auteurs, des philosophes souvent, y travaillent et espèrent en sa potentialité de résoudre certains des problèmes rencontrés ? L'éthique est fortement liée au principe que l'humain est un sujet qui possède une capacité de choix, donc une liberté; qui peut agir ou pas, a une autonomie, est capable de réfléchir et de prendre des décisions : un sujet pensant et désirant, qui poursuit des buts. Nous sommes dans le registre d'une intersubjectivité. Nous avons à reconnaître l'autre avec qui nous travaillons comme susceptible d'être un interlocuteur à part égale, à l'estimer en tant que tel.

Nous ne pouvons dès lors réfléchir que dans la singularité des événements, dans l'ici et maintenant du problème surgi, dans les dilemmes et les confrontations engagés. Un questionnement éthique peut guider notre action singulière ou nous permettre de saisir comment l'altérité de notre action est honorée. Cela nous demande, comme nous le rappelle Malherbe, d'accepter que notre action est incertaine, contingente, qu'elle contient une dose d'arbitraire qu'il nous faut assumer<sup>3</sup>. Cela signifie aussi que, dans toute action professionnelle, la réflexion intègre les dimensions du juste et de l'injuste, du bien ou du mal ; qu'elle accueille les contradictions et des dilemmes sans les simplifier ; qu'elle ne fuit pas la question de la responsabilité, et cherche à prendre des décisions sans exclure un des éléments. Que faisons-nous, et jusqu'où allons-nous, lorsque les limites ne sont pas posées ou si elles le sont, qu'elles ne suffisent pas à guider notre prise de décision ? Ces deux questions reviennent dans le discours de tout professionnel, adressées à lui-même et à un interlocuteur, qu'il soit formateur et parfois universitaire.

Comment travailler ces dimensions éthiques de l'action professionnelle ? Il y a différentes façons de s'y prendre. Elles passent toutes, d'une manière ou d'une autre, par le terrain, avec

---

<sup>1</sup> A. Badiou, *L'éthique. Essai sur la conscience du Mal*, Paris, Hatier, 1994.

<sup>2</sup> R. Misrahi, *La signification de l'éthique*, Paris, Collection Les empêcheur de penser en rond, 1995.

<sup>3</sup> J.F. Malherbe, *L'incertitude en éthique*, Montréal, Fides, 1996.

ses situations singulières, ses faces à faces ; par nos implications intersubjectives, par une recherche de lucidité concernant nos contextes politiques et nos évolutions sociales. La question éthique vise aujourd'hui dans bien des métiers, face à la science et à la technique, à ne pas lâcher par exemple la question de la relation et de l'altérité ; à ne pas négliger la place des sentiments et l'importance de l'intériorité. L'éthique n'est pas seule à œuvrer pour que l'on ne débouche pas dans notre présent à un interdit de sentir, de penser et d'aimer, mais elle y contribue. C'est autour de ces éléments que je souhaite tracer quelques autres balises.

## **2. Tenir ensemble technique et relation : un enjeu éthique ?**

Notre société est technicienne, elle n'a pas d'alternative, semble-t-il. Dans notre modernité, s'exprime aujourd'hui une crainte réelle, que résume Edgar Morin dans son ouvrage *Terre-patrie*<sup>1</sup> : danger d'une techno-bureaucratie, d'une rationalité sans âme, de la barbarie d'une science déshumanisée, d'une fausse rationalité, d'une bureaucratie du sadisme, d'un mépris au quotidien, d'une technique comme système de défense, d'une raison qui croit tout régimenter en rejetant le non-quantifiable...

Pierre Legendre, dans son récent *Dominium mundi. L'empire du Management*<sup>2</sup>, exprime également ces craintes avec sa force à lui. Elles ne concernent pas tant la technique en elle-même - qui n'est pas un mal en soi -, que son usage. Selon son emploi, elle devient en effet bénéfique ou maléfique. Les philosophes réfléchissant sur l'éthique nous incitent à quitter en toutes choses la dichotomie entre le Bien et le Mal. Un homme, un geste, un objet possèdent en eux-mêmes l'une et l'autre face. Ce sont dans les situations singulières qu'un outil s'avère destructeur ou constructeur. Avec le meilleur des outils, on peut faire mal. Pour chaque métier, pour chaque geste, il s'agit donc de s'interroger sans cesse sur ce que nous faisons de la technique, sur comment nous l'utilisons dans notre rapport à un autre, sur notre croyance et notre foi en elle, et comment elle vient aider ou nier l'autre à laquelle on l'adresse.

D'autre part le processus de guérison, comme celui de formation et d'éducation, n'est possible que lorsqu'on reconnaît à chacun sa capacité de création. La technique ne peut alors à elle seule suffire, elle se conjugue à chaque fois avec un travail du sujet dans sa relation au contexte. Quant aux professionnels, le risque est grand qu'ils s'en tiennent à la toute-puissance d'une technique et ne voient plus un être humain dans sa responsabilité et sa liberté. Technique et relation ne s'opposent pas, ils se conjuguent. Le travail que l'on peut mener dans la formation ou dans l'accompagnement des professions passe par cette interrogation d'une idéologie technicienne, d'une conception du management tout en puissance désincarnante. Se contenter quand on est formateur de croire en notre technique comme étant l'unique ; se suffire à la transmettre et à exiger qu'elle soit la seule susceptible de vérité, nous engage sur des chemins où ce coup de force aura des retombées pas forcément toutes positives. Il est des situations où la technique la plus pointue est celle qui peut sauver. Nulle intention d'y mettre à la place de la relation gentillette. Mais cet instant où elle est la seule à régner est de courte durée, ensuite vient le travail patient qui favorise guérison ou apprentissage, avec prise de conscience, transformation, acceptation et développement. À chaque situation, il y a un dosage à nul autre pareil, et c'est au professionnel d'en juger la juste alliance.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui tracer l'unique portrait d'un technicien sans âme, retiré défensivement sur ses outils et celui d'un humaniste tout de bonté, sachant être en relation. Ce clivage est dangereux car, comme tout partage, il génère ses intégrismes, ses projections toutes faites et ses haines. La division est trop commode même si nous avons rencontré, en

---

<sup>1</sup> E. Morin, *Terre-patrie*. Paris, Seuil, 1993.

<sup>2</sup> P. Legendre, *Dominium Mundi. L'empire du Management*, Paris, Mille et une nuits, 2007.

chair et en os, certains de ces spécimens. N'oublions jamais qu'il existe des techniciens qui tiennent compte d'un autre et des férus de la relation qui n'y entendent rien mais se croient à jamais compétents. N'en restons pas aux mots, aux figures bien discernables qui nous permettraient de nous situer du bon côté, définitivement. Nous sommes condamnés à une conjugaison entre technique et relation, et à nous interroger sur notre pratique quotidienne de l'altérité, jour après jour. J'ai trop assisté à des situations où les qualités relationnelles sont balayées par la technique en une formule rapide comme celle d'un « pas d'état d'âme » ; et, inversement, des situations où le relationnel rejette toute technique dans un tout aussi caricatural : « il suffit d'aimer », que je ne peux que m'en tenir à la prudence et à la nuance. Un questionnement éthique ne préjuge jamais ce qu'il faut dans la généralité, mais cherche dans la particularité de se tenir au plus juste de ce qui est là, comme situation et comme partenaire. Sinon, la relation à tout prix peut accoucher d'une ignorance dangereuse ; et la technique d'une déshumanisation sans parole adressée.

### **3. Un domaine de l'éthique : les sentiments ?**

Que ce soit dans les professions du soin, de l'instruction ou de l'assistance sociale, une conviction s'affiche : il ne faut ni éprouver ni laisser voir ses émotions ; les sentiments seraient précisément de l'ordre d'un subjectif néfaste par rapport à l'objectivité requise. En bref, il s'agirait de « gérer » les sentiments lorsqu'ils apparaissent ; ce verbe lui aussi insiste. Les sentiments venant ternir l'idéal de maîtrise, ils sont donc à cacher<sup>1</sup>. Aujourd'hui, cette représentation d'une action désincarnée, cet idéal scientifique de l'action protégeant le professionnel de tout investissement sensible structure plus d'une profession de l'humain. Cet idéal se construit à travers les formations initiales, souvent universitaires. Il est certainement la conséquence de certaines positions de formateurs, mais les professionnels ont aussi leur part quand leur principal but est de rendre leur métier crédible scientifiquement, donc davantage valorisé sur le plan social. Leur démarche est légitime mais également paralysante pour la pensée. Elle vient en opposition à une autre représentation, qui semble héritée d'un passé de dévouement, qui met l'enthousiasme, l'implication, la joie, l'intuition au premier rang des qualités professionnelles lorsqu'on travaille avec d'autres en position de faiblesse soit en raison de leur âge, soit à cause de leur fragilité psychique ou corporelle.

S'exprime ainsi avec force la représentation d'une affectivité parasite, avec la conviction que les sentiments ne sont pas de l'ordre de la connaissance et qu'ils ont donc à être éliminés. L'engagement dans la situation est vécu comme une nocivité. Et la rationalité recherchée passe par l'éloignement des sentiments. Ils n'ont rien à faire dans cet espace balisé où devrait régner la rationalité, la compétence, et donc essentiellement l'intelligence ; où, pour une part, nous obéissons à des ordres, des règles, des règlements et exerçons une fonction à quoi se réduirait notre vie professionnelle. L'idéal serait donc de juste « fonctionner ». Se jouent donc, sur le plan de l'action professionnelle, les tensions liées au souhait d'être enfin rationnel, ou du moins raisonnable. On y répète que la raison n'est pas le cœur. Que les malheurs humains naissent des passions. Que la rationalité est ce qui permet les progrès techniques, et ce qui neutralise les folies meurtrières. Les sentiments y sont de l'ordre du sens commun, d'un anti-scientifique qui déshonore la respectabilité sociale d'une profession : ils disparaissent de la justification de l'action. Autant de positions qui semblent aller de soi, mais qui rencontrent de bien moins simples débats philosophiques.

---

<sup>1</sup> Voir pour plus de développement, mon article « Une pensée affectée pour l'action professionnelle », in M.Cifali & F. Giust-Desprairies, *Formation clinique et travail de la pensée*, Bruxelles, De Boeck, à paraître 2008.

La place des sentiments est en effet ce qui départage le plus sûrement les approches de l'action professionnelle : d'un côté un romantisme qui n'honore pas la raison ; de l'autre une rationalité inscrite dans une application scientifique censée garantir l'efficacité de l'action. Les images sont fortes, les métaphores parlantes. Or ni les sentiments ni la raison ne peuvent fonctionner les uns sans l'autre. C'est un travail sur les sentiments qui permet à la raison de se déployer. La raison sans la butée des sentiments peut s'avérer particulièrement dangereuse. C'est en maintenant les deux que les professions trouvent à développer leur sens de la responsabilité. Il nous faut réconcilier pensée et sentiment, raison et ressenti, comme technique et relationnel. Les tenir ensemble, et non pas séparés. D'un côté comme de l'autre, le danger vient de leur séparation. Se fier à ses sentiments comme seul guide de l'action est dangereux ; ne se fier qu'à une raison objective que l'on tient pour vérité, également. Aucun n'a l'apanage de nous épargner la destructivité toujours possible de soi, de l'autre et du monde. L'irrationnel n'est pas seulement du côté des sentiments. Les passions peuvent certes mener les humains à leur perte, mais la raison ne peut pas à elle seule les empêcher de détruire, parfois même elle engendre et justifie leur pouvoir d'anéantir.

Lorsque j'autorise à raconter une action professionnelle, une situation, un événement, ce sont les sentiments qui viennent massivement, signant la défaite, l'erreur, l'incapacité, l'impuissance, la réussite, tout aussi bien que la rencontre. La honte, la culpabilité, le dégoût, la haine, l'amour, la détestation, l'agacement, la colère, l'injustice, le plaisir, la jalousie, la joie, la tristesse, la pitié, la compassion, etc., se racontent pour comprendre ce qui s'est passé. Un tel constat donnerait donc la preuve que ces professionnels ne sont pas encore mus par une rationalité qui leur ferait poser des choix sensés et mener des délibérations argumentées. Vraiment ? Je refuse évidemment cette conception de l'action et du sujet. L'action ne se divise pas en deux : l'une, rationnelle et l'autre, sensible ; l'une, scientifique et l'autre, littéraire. La science n'est d'ailleurs pas que rationnelle ; ses découvertes se réalisent également à travers des intuitions, et même de l'amour<sup>1</sup> : plaisir de chercher, jeu, trouvailles, surprises, insight, font partie de la science comme de l'action. Éprouver n'est pas, pour bien des auteurs, contraire à penser. Les sentiments seraient même la couleur des pensées, ce qui meut un humain, le pousse à agir, lui signifie sa manière d'être au monde, ce qui lui indique les valeurs avec lesquelles il juge de la réalité, ce qui l'incite aussi à s'engager. La pensée a donc une corporéité nécessaire.

Nos métiers auraient certainement tort de vouloir former leurs professionnels sans leur transmettre cette dimension des sentiments éprouvés dans la recherche en particulier. Nous vivons aussi de nos joies, de nos danses, de nos arts, de nos amours, et de nos raisons. Nous peignons, chantons, écrivons pour transmettre notre expérience intime qui, ainsi, se socialise. Notre angoisse est précieuse, elle nous indique une menace intérieure qui guette. Les sentiments donnent de l'épaisseur aux faits ; des humains tracent ainsi la destinée de leurs relations, ce qui les pousse à agir et à réagir, ce qui leur enjoint de penser pour comprendre. Nos arguments permettent de discuter pour prendre une décision.

Aussi, lorsque nous affirmons que, dans l'action professionnelle, nous ne nous laissons pas guider par nos sentiments ; lorsque nous sommes dans la dés-affectivisation de nos gestes et dans la non-reconnaissance de cette part, c'est à ce moment-là justement que nous pouvons devenir aveugles quant aux conséquences affectives de cette position, quant à la violence qu'implique le fait de ne pas partager ce que l'autre éprouve, de ne pas entendre la souffrance qu'il y a à échouer, par exemple. Lorsque nous agissons dans l'inconscience de ce qui se passe en nous-mêmes, nous risquons bel et bien, malgré nous, de provoquer des sentiments

---

<sup>1</sup> P. Nouvel, *L'art d'aimer la science*, Paris, PUF, 2002.

extrêmes qui peuvent interdire ce que nous cherchons : l'évolution de cet autre, le dépassement de sa difficulté présente, la découverte de sa capacité d'apprendre dans une sécurité non envahie par la peur.

Nos sentiments ne nous révèlent certes pas non plus la vérité, ils sont une indication subjective de ce qui se passe en moi, dans la situation, en rapport au monde. En les nommant, en les exprimant, en les reconnaissant, en les partageant, ils nous permettent de comprendre ce qui est engagé, en positif comme en négatif. Les sentiments sont donc précieux s'ils poussent à rechercher ce qui les meut et ce qu'ils nous indiquent. Nous comprenons que les éprouver ne revient pas à les actualiser. Nous saisissons en quoi ils freinent ou dynamisent notre action. En quoi le plaisir du partage et de la rencontre est ce qui justifie notre action. En quoi éprouver de la haine n'est pas une faute, mais l'actualiser oui. En quoi notre honte nous demande de rétablir notre dignité. En quoi notre culpabilité nous pousse à réparer le dommage commis, la souffrance causée. En quoi devant la détresse, nous avons à être touchés. Les sentiments éprouvés nous engagent donc dans une pensée affectée.

Nos gestes, nos actions ont inmanquablement des retombées, des conséquences. Nos gestes justes ne peuvent l'être que si nous regardons ce qu'ils ont provoqué. Nous sommes ici précisément dans un registre de l'éthique. Pour certains, les sentiments sont précisément la dernière barrière contre l'inhumanité. Il importe donc d'examiner le lien existant entre valeur et sentiment : comment définir l'action des valeurs professionnelles ? Que disent les sentiments de nos valeurs ? D'où vient notre engagement vis-à-vis de la souffrance ? Que faire avec notre agressivité, notre possible violence, notre jalousie, notre envie, avec ces affects qui font qu'un autre est très souvent notre ennemi plutôt que notre ami ? Que faire quand celui avec qui nous travaillons, nous agace, sur lequel nous actualisons notre sadisme, etc. ? Comment comprendre les gestes altruistes ? Nous parlons alors de sentiments éthiques, que culturellement nous ne pouvons pas perdre et que la science ne peut remplacer ; qu'aujourd'hui il importe de transmettre dans le cadre même du travail et de ces conditions.

#### **4. Une responsabilité envers soi, envers l'autre**

Notre responsabilité humaine et professionnelle est engagée : envers soi, envers les autres.

*Un amour de soi*

Jour après jour, permettons-nous ainsi une certaine ouverture sur soi-même, une réflexivité par rapport à ce qui se passe en soi, hors de soi et avec un autre ? Ou permettons-nous à l'homme de « s'éviter lui-même et d'éviter les autres, et donc de ne pas se confronter au problème crucial de l'existence: celui de l'altérité des autres et celui de la sienne propre<sup>1</sup> » ?

Favoriser l'intériorité, la capacité de réfléchir ; ne pas admettre que certains soient exclus de tout et surtout de leur vie ; rendre possible la transformation et l'accès au savoir : ce ne sont pas des remèdes infaillibles, mais quelques précautions. Certes chacun continuera à mal se débrouiller avec soi, mais il aura peut-être quelque distance face à ce qui lui arrive et ne souscrira pas aux trop habituelles défenses. Il ne s'agit pas de favoriser un quelconque narcissisme ou égocentrisme, mais qui sait prendre soin de soi a quelque chance de ne pas reporter une part de lui-même sur un autre. Qui ne s'effraie pas de son intériorité, risque moins de trébucher dans des reports de responsabilité. Qui accepte de vivre avec soi, peut regarder vivre un autre sans le suspecter de lui voler bonheur, argent ou créativité.

---

<sup>1</sup> E. Enriquez, Vers la fin de l'intériorité, *Psychologie clinique*, n°2, 1989, p.76.

Le travail éthique, comme le travail clinique, ne vise rien d'autre que de préserver des espaces d'intériorité, un amour de soi<sup>1</sup>, comme fondement de notre possibilité d'être en lien avec les autres.

#### *Un engagement de parole*

Nous avons également une responsabilité professionnelle de rencontre et de parole. De quelle parole s'agit-il ? Ce sont pour une grande part des paroles de reconnaissance, reconnaissance de l'existence d'un autre, de sa souffrance s'il y a lieu ; des paroles qui guident. Cela concerne tous les métiers, je crois. À force de discours - justifiés d'ailleurs - sur les compétences, on contribue à nous rendre tout à fait incompétents sur le domaine de la rencontre humaine. Parler à un être humain, lui dire peut-être des banalités, le rencontrer comme humain et pas seulement dans notre fonction est un des éléments essentiels à préserver dans nos métiers. Nous éprouvons de l'angoisse à ainsi nous risquer. Lorsque nous appliquons notre technique, nous semblons savoir ce que nous faisons; quand nous lui parlons, c'est plus difficile de l'estimer. Dans la relation humaine professionnelle, il importe de ne pas gommer l'importance d'une présence, d'une authenticité et la nécessité d'une reconnaissance. Nous savons qu'une personne quelle qu'elle soit, et d'autant plus si elle est dans une position vulnérable, est touchée lorsque vous ne passez pas devant elle sans la regarder, mais que vous la reconnaissez entre toutes. Cela suffit parfois pour éclairer une journée, donner un peu de force. Cette capacité de reconnaître un autre appartient à l'éthique de nos métiers et ne prend pas plus de temps que notre indifférence.

Que nous soyons des êtres de parole, que nous recherchions le dialogue plutôt que le monologue, que nous ayons à nous confronter dans nos différences, que nous élaborions une éthique de la parole, c'est ce qui revient à chaque humain, et évidemment à chaque professionnel quel que soit son métier. La formation ne vise pas seulement à apprendre à communiquer efficacement, elle vise à prendre en compte la responsabilité de parole que nous avons vis-à-vis de ceux avec qui nous travaillons.

#### *Une lucidité institutionnelle*

Quand nous sommes pris dans un rôle et une institution, des gestes qui paraissent aberrants quand on les voit en extériorité, nous viennent néanmoins. Nous ne sentons plus la portée de nos actes qui peuvent alors s'avérer d'une grande violence ; nous y bafouons la dignité d'un humain sans nous en rendre compte. Ces gestes-là qui le prennent pour un objet, surgissent souvent dans un contexte institutionnel. Dans certaines circonstances, nous devenons ignobles. L'institution nous rendrait-elle mauvais et aveugles ? Elle n'est pas, à nouveau, mauvaise en soi<sup>2</sup> ; elle ne transforme pas toujours les êtres, bons par ailleurs, en êtres démoniaques, machines sans empathie, ne voyant pas la souffrance qu'ils causent, défensifs, rejetant, recourant savamment à une théorie pour justifier l'inacceptable. Cependant, il est vrai qu'une lucidité nous manque souvent quant à la détermination institutionnelle de nos actes.

Une institution peut aujourd'hui comme hier nous empêcher de penser<sup>3</sup>, et puis se plaindre d'une mauvaise qualité de nos gestes. À chaque fois, il importe de déterminer ce minimum sans lequel on ne peut travailler ; de continuer à se battre pour obtenir les conditions pour penser ; de prendre la mesure de nos gestes même lorsqu'ils se sont trouvés avoir eu des répercussions destructrices. Quand, sous nos gestes, advient en effet de la violence, il nous revient de repérer quelle est notre part et celle qui concerne une pathologie institutionnelle. Sur les circonstances qui nous rendent inhumains, nous avons à réfléchir. Notre siècle a

---

<sup>1</sup> P. Audi, *Supériorité de l'éthique*, Paris, Flammarion, 2007.

<sup>2</sup> E. Enriquez, *L'organisation en analyse*, Paris, PUF, 1992; M. Cifali, *Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique*, Paris, PUF, 1994.

<sup>3</sup> J.F Malherbe, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*, Montréal, Liber, 2001.

produit beaucoup d'insoutenable, certains d'entre les hommes en ont fait le récit. Aujourd'hui cet insoutenable concerne également nos conditions de travail. L'emprise sur nos institutions sociales d'une efficacité quantitative, la marchandisation du savoir, sont des attaques à la pensée, qui se traduit par de la souffrance et des protections défensives.

L'éthique ne peut se substituer aux responsabilités politiques, mais elle reste un lieu d'interrogations qui cherche à maintenir de l'altérité et du déplacement. Son risque, nous l'avons déjà éprouvé, qu'elle devienne un discours de bonnes intentions qui masque les pratiques réelles ; qu'elle se croie l'unique chemin de vérité et ne se tienne plus dans la marge ; qu'elle ne soit plus synonyme d'un travail quotidien, avec soi et avec d'autres. Tel est pour l'instant ce qui m'apparaît à éviter. Telle est la résistance qui peut être encore la nôtre.